

La femme brûlée

José Morel Cinq-Mars

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13422ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morel Cinq-Mars, J. (2008). La femme brûlée. *Moebius*, (119), 119–126.

JOSÉ MOREL CINQ-MARS

La femme brûlée

Par quel détour en était-il venu à lui demander d'écrire sur la passion ?

Elle ne savait pas si elle savait.

Elle se demandait si elle oserait. En parler.

L'avait-elle seulement connue ? Ou en avait-elle juste entendu parler ?

D'autres la racontaient si bien, avec tant d'éloquence, tant d'assurance. Sans compter ceux qui avaient su l'afficher, l'exposer, la donner à voir. Ceux qui décrivaient avec précision comment ils l'avaient connue, vécue, fréquentée, désertée, honnie, oubliée, puis en avait guéri.

Se racontait aussi comment certains en étaient morts.

Le mot qui venait en premier c'était brûlure.

Il se disait qu'on la reconnaissait à son souffle brûlant, à son pouvoir de détruire, de faire mal, de blesser, de rendre fou, immoral, inconscient, insouciant, inconstant, intransigeant.

À son caractère périssable. Éphémère.

À ses souffrances consenties, recherchées même.

On la pensait réservée aux jeunes, aux très jeunes même. Vingt ans ? Avant trente en tout cas : la passion n'aurait pas supporté une ride. Ou alors seulement chez l'aimant, pas chez l'aimé. Passion de fin de vie, dernière flambée, oui, ça parfois on lisait. À condition que l'autre soit jeune. Trop jeune.

Elle, elle n'avait jamais été jeune — avait-elle seulement eu une enfance ? —, elle n'était pas encore vraiment vieille non plus.

L'avait-elle ignorée ? S'en était-elle volontairement détournée ?

La passion ?

Elle ne fumait pas, ne se droguait pas, n'était pas insomniaque, anorexique non plus.

Elle n'avait pas brûlé la chandelle par les deux bouts, pas sauté de nuits, pas perdu le boire et le manger, pas eu de cernes sous les yeux, pas abandonné ses enfants, pas trahi son mari, pas renié ses engagements.

Elle n'était pas suicidaire, ou si peu. Un liséré blanc au poignet gauche. Trop seule un soir de tempête. Rien ou presque.

Elle n'insultait pas son père, lui adressait une carte chaque fois qu'elle quittait Paris, téléphonait à Noël et à son anniversaire. La veille du sien.

Elle ne mangeait pas avec les doigts, ne crachait pas dans la soupe, ne cherchait pas de poils sur les œufs, ne peignait pas la girafe. Ni le hérisson.

Elle n'avait pas dormi sous les ponts, pas déménagé à la cloche de bois, pas volé pour manger, sauf une fois et s'était fait prendre, elle n'avait pas quêté, pas piqué dans la caisse, pas chanté dans le métro, pas vécu chez les clodos, pas fréquenté les officines d'huissiers ni les meublés à louer.

Elle n'avait rien inventé, sauf un pseudonyme.

Elle n'avait pas vendu son corps, même pas un petit bout.

Elle n'était pas allée dans les bals festivals carnavales.

Elle n'avait pas battu la semelle, pas frappé au carreau, pas flambé sa paie aux courses, pas joué ses diam's au casino.

Elle n'était pas montée sur les planches, n'avait pas jeté son cœur sur la toile, pas écrit de poèmes décisifs, pas exploré de pays neufs, pas construit d'autoroute au-dessus de l'océan.

Elle n'avait pas logé dans les palaces ni dans les masures. Elle n'avait pas dansé toute la nuit, pas couru le marathon, pas escaladé le Kilimandjaro, pas plongé dans les eaux vertes des Caraïbes, pas fait rugir le moteur de sa voiture à Daytona, pas chaussé les bottes de sept lieues, pas chassé l'antilope ni chevauché de dragon, pas rompu les amarres, pas vogué sur les sept mers, pas volé vers les étoiles.

Elle avait surtout voyagé en train.

Elle n'était pas sorcière, pas griotte, pas diva, pas princesse, pas douairière, pas veuve, pas muse, pas mère courage, pas mère maquerelle, modèle non plus, égérie pas plus. Ni passionaria.

Elle n'était pas mystique, n'avait pas lévité, pas reçu les stigmates, pas fait de miracle, pas conversé avec les saints, pas eu de vision ni d'apparition, pas senti sur elle le souffle doux de son Jésus, son dieu à elle.

Elle travaillait fort, était ponctuelle, n'était pas souvent malade, rendait ses rapports à temps, donnait ses dates de vacances, payait son loyer, ses impôts et même sa redevance télé.

Elle n'oubliait pas les fêtes, adressait ses vœux pour le premier de l'An, visitait les amis malades, écrivait à ceux qui étaient en deuil, allait chercher ses enfants à l'école. Le frigo n'était jamais vide. Ni le lit défait. Ses livres ne croulaient pas sous la poussière, ses papiers étaient rangés. Elle ne traînait pas au lit. Elle ne faisait pas les mots croisés. Ni ne se rosissait les ongles d'orteil.

Une femme ordinaire. Moyenne. Taille, teint, cheveux, démarche, langue, gestes, style: moyens. Neutres. Signe particulier: néant.

Pour imaginer la passion chez une femme il faut l'imaginer très belle ou très laide. Ou insolente. Elle n'était que médiocre. Pas même de quoi dire « je suis pire »...

Pas grave: depuis le début elle le savait. C'était écrit dans son corps: pas taillée pour la passion.

Pourquoi avait-il pensé à elle pour écrire sur la passion?

Que supposait-il qu'elle en savait?

L'amour? Si, une fois; un grand amour, qui s'était défait en silence. De son côté à lui bien avant que de son côté à elle. Mais puisqu'elle n'en était pas restée folle ni n'en était morte, pouvait-on parler de passion?

Comment aurait-il su? Un hasard? Ou bien avait-il deviné? Sa passion était si intime, si secrète. Ou devrait-elle dire ses passions?

À moins que.

Leur rire ensemble, léger, joyeux, inattendu, dès les premiers instants ?

Un signe ?

*

Lire, c'est comme ça que ça avait commencé.

Elle avait rêvé d'une vie où le roman deviendrait la vie, où la vie glisserait vers le roman.

Car elle aimait lire, oui, on peut dire ça, elle aimait lire. Passionnément, oui, on peut dire ; et depuis longtemps. Elle avait grandi le nez dans les livres. La mère criait de temps en temps « arrête de rien faire et viens m'aider » mais elle s'échappait, faisait la sourde, disparaissait derrière le canapé. Lire, encore un peu. Un seul chapitre, encore un autre, quelques pages, un paragraphe, celui-là encore... un autre... un peu, juste un peu...

Des années et des années durant, elle avait avalé des histoires, des personnages, des lieux, des maisons, des noms, des sobriquets, des villes, des rues, des arbres, des climats, des vents, des ciels, des orages, des tempêtes de neige ou de sable, des situations, des énigmes, des hypothèses, des inventions, des détours, des passages secrets, des souterrains humides, des greniers à poussière d'or, des apprentis mystérieux. Très tôt la Vieille Europe avait eu sa préférence, elle qui était d'un pays si neuf. Elle lisait pour entrer dans le monde, pour traverser les frontières, pour voyager avant l'heure, pour aimer avant l'âge, pour connaître d'avance. Lire, pas seulement pour rêver ou s'évader, mais pour élargir son horizon, se frotter aux parois de l'univers, regarder en face les miroirs aux alouettes. Et même au-delà.

L'enfance était passée, puis l'adolescence, les années de jeunesse aussi. Elle rejoignit Paris, mit au monde un premier enfant, puis un second, elle apprit quelques métiers, en choisit un, s'y consacra avec assiduité sans jamais cesser ses voyages de papier, de rêves et de mots. Obstinée et vorace, elle ne cessait de lire, tenue par ce sentiment diffus que tout cela n'était qu'un début. Comme d'autres brodaient leur trousseau, elle se préparait en lisant. Elle explorait des mondes ; elle rencontrait des hommes, des femmes, peu

d'enfants, encore moins de bébés, mais quand même. On la croyait solitaire, elle ne se déplaçait jamais qu'en foule ; on la croyait sage, elle n'aimait que la folie dont elle se nourrissait, et toutes ces vies qu'elle dérobaient. Trésor de guerre, trésor de lune, elle assurait ses réserves, préparait ses munitions. Elle répétait. Quoi ? Elle n'aurait su dire.

De longues années on la crut endormie.

Elle-même ne savait pas.

Ce n'était pas clair au début. Ni plan de carrière ni projet nettement construit, elle pensait peu et avançait à l'instinct, à l'intuition. Comme pour fabriquer un patchwork, elle *devait* se procurer des retailles, des tas de retailles, de toutes les couleurs, de toutes les textures. Il lui en fallait des imprimées, des moirées, des diaprées, des satinées, des veloutées, il lui fallait des bouts de gabardine épaisse, des bouts de soie, des cotons lisses, des serges lourdes, des nylons mous, des tulles légers, des carrés de laine lisse ou rugueuse, des soies rêches ou souples, des bouts de fourrure, des peluchées, des granulées, des picotées, des carreautes, des pieds de poule, des tweeds anglais, des tartans écossais, des batiks africains, des batistes fines, des mousselines claires, des lins froissés, et quoi encore ? Ce qu'elle recherchait, c'était des retailles de vie, des bouts d'histoires, des morceaux choisis. C'est ça qu'elle amassait en lisant, en lisant tout le temps. N'importe quoi. Tout ce qu'elle trouvait. D'un couvert à l'autre, à toute vitesse, sans juger ni critiquer. Elle ne retenait rien, emmagasinait tout. Si elle avait pu, elle aurait avalé le livre tout rond. N'en aurait pas rêvé, non, ce n'était pas son style. Elle n'aurait pas su dire ce qu'elle avait lu. Mais les strates se formaient, précieuses, là, au-dedans d'elle.

Bien plus tard, elle avait compris à quelle stratégie inconsciente elle avait obéi : elle préparait l'avenir en recueillant les matériaux dont elle coudrait ensuite sa vie. Une autre vie. La vie du roman. Pour que le patchwork soit éclatant il faut des réserves de tissus, de boutons, de perles et de rubans. Pour que la vie devienne roman, il fallait avoir emmagasiné des tas de personnages, des premières phrases au ton enlevé ou invitant, des incises éclairantes, des titres ronflants ou poétiques, des bribes de dialogues, des glissements sensuels, des coups de théâtre, des *canulars*

magnifiques, des retournements de situation, des saisons chamboulées, des éclats de lumière, des musiques en pointillés.

Pour que la vie devienne roman, il fallait en avoir absorbé des centaines, s'en être imprégnée au point de devenir soi-même personnage en formation. Menteuse, fabulatrice? Non, conteuse, plutôt. Toujours au bord d'un texte, au bord du texte. Elle pressentait qu'elle ferait feu de ce bois-là, de ces émois-là, de ces chagrins comme de ses douleurs, de ses joies comme de ses surprises. Rien qu'elle n'ait vécu sans pressentir qu'un jour elle l'écrirait, qu'un jour elle le soumettrait au feu des mots. De tout cela elle tirerait matière à écrire. Certains se rêvent héros, conquérant, puissant, régner; elle, elle rêvait de devenir personnage de roman.

C'était ça, sa passion: transformer sa vie en éclats d'encre noire sur le papier grège, notes charbonneuses étalées sur la neige des pages.

Lire, relire.

Et puis aussi.

Lier, relier.

Lier les gens, les événements, les objets, les choses. Marier les contraires, faire se rencontrer les antagonistes, les étrangers, les saugrenus, les inattendus, les hétérogènes. Que tout ça se croise, que ça se parle, que ça se cause, que ça palabre, que ça se dise quelque chose, que ça s'éclaire l'un par l'autre, que ça s'éclabousse, que ça se fritte, que ça se renforce l'un par l'autre. Surtout, que ça tienne ensemble, le blanc et le noir, le tiède et le brûlant, le cru et le cuit, le sec et le tendre, le lisse et le froissé, le clair et l'obscur, le riche et l'indigent, le fort et le fragile, l'aube et la brunante.

En d'autres temps, sans doute aurait-elle été marieuse. Pour le plaisir des appariements.

Au lieu de cela, elle organisait des rencontres. De toutes sortes.

Dans la cuisine elle préparait des cocktails, des soupes, des fondues de légumes, des purées colorées tandis que sur sa table à découper s'assemblaient les images collées qu'elle assemblait si finement qu'on cherchait en vain les lignes de coupe, les points de colle.

Elle organisait des fêtes pour ceux qui ne se connaissaient pas. Préparait des buffets pour ceux qui auraient dû se connaître mais ne s'étaient jamais croisés.

C'était sa façon à elle de forcer le hasard, de déjouer le destin, le déjà écrit.

Ce qu'elle aimait, c'était l'improbable, le statistiquement imprévisible, l'exception à la règle, le hors calibre, le pied qui dépasse du drap, la main du tableau, le regard du portrait, la carpe amoureuse du lapin, le parapluie qui se languit d'une machine à coudre.

Elle aimait ce qui ouvrait des fenêtres, prenait la tangente, se faisait la belle.

Et que tous ceux-là se croisent, une fois, un instant, en un point.

Elle suscitait le fortuit, mais ne s'y arrêta pas. Plus que tout, elle aimait les liens longs : la durée s'inscrivait dans sa passion du lien. Pour cela aussi il lui avait fallu être patiente, et longuement se préparer. Former et entretenir les amitiés, diversifier ses cercles d'amis, supporter de se savoir fidèle dans un monde qui dédaigne celui qui aime longtemps.

Petite déjà, elle enviait les amitiés d'une vie, et rêvait à vingt ans du moment où elle pourrait dire d'une autre femme « nous sommes amies depuis trente ans ». Elle espérait célébrer ses noces d'or, voir devenir adultes ses petits-enfants et même, connaître un jour le rire de ses arrière-petits-enfants. Contre toute raison raisonnable, toute expérience, toute sagesse, elle proclamait que l'intensité s'accommoderait de la durée. Elle refusait l'affadissement des choses, l'usure, la dégradation des sentiments.

Elle voulait l'approfondissement, le mûrissement, la moisson d'automne, les rides rieuses au coin de l'œil, le « nous nous sommes tant aimés », les retrouvailles où tout recommence, les réconciliations, les liens qui tiennent contre vents et tumultes.

Elle aimait ce qui revient, elle aimait défier l'éphémère.

Le voyage pour inscrire le nom de l'aimé au bout du monde sur une carte qui voyagerait jusqu'à lui,

La clé dans la serrure de la maison au retour du voyage,

Le vieux pull qu'on enfle comme on retrouverait sa peau,

Le caillou dans la poche qui a traversé la vie avec soi, humble, discret, présent,

La montre qui fut de tous les drames, de toutes les fêtes.

Elle aimait ce qui contrecarrait sa condition de mortelle.

Entrer dans le roman fut une autre façon de prolonger la vie, de la faire déborder au-delà de ses limites de chair périssable. Qu'il en reste quelque chose. Que quelque chose continue à vivre par d'autres. Que les mots donnés soit recueillis par d'autres qui feraient vivre à nouveau l'histoire d'amour, le chagrin d'amour, la douleur des pertes, le bonheur des découvertes.

Lire, lier, lier, lire.

Et aimer.

Les mots, les gens, les choses.

La vie, telle était sa passion.

Il était une fois une femme qui brûlait d'un amour si grand, d'une passion si vive, qu'à minuit passé, le ciel parfois s'en trouvait encore tout éclairé.